ROSCOFF

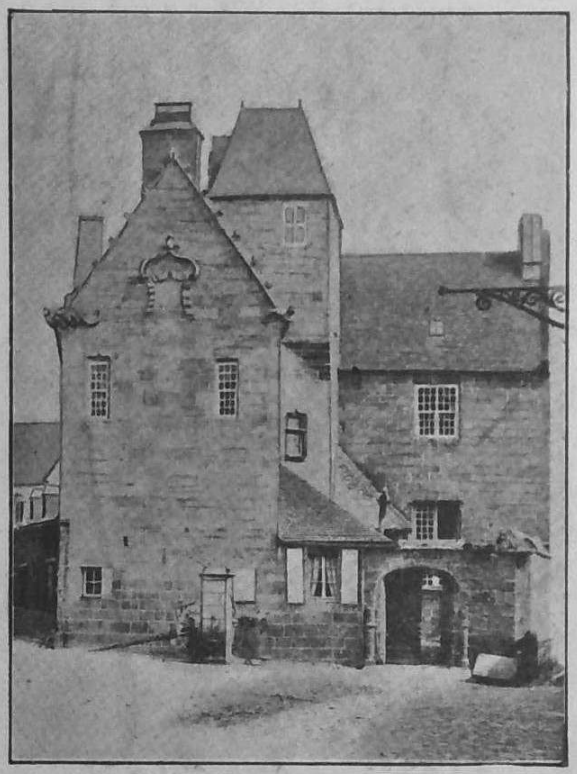
PAYSAGES BRETONS

Saint-Pol de Léon

C'EST dimanche. Le premier carillon des vêpres égrène ses sonnailles à travers la campagne assoupie dans le repos. Et voici que des masures rasées au sol et enfouies dans la verdure, des fermes abritées contre les vents du large par des rangées de chênes et de pins maritimes, hommes, femmes, enfants sortent en troupes. Ils s'en vont le long des champs, dans la sente ménagée entre deux sillons ou sur les chemins bordés de haies en fleurs. Par instants le soleil perce les couches de brouillard et de longues raies lumineuses font éclater l'or des ajoncs et la pourpre des bruyères. Sur la vaste plaine — lande inculte jadis où les petites vaches bretonnes au poil noir et luisant gambadaient en liberté — s'entassent les gerbes des moissons opulentes. Ces amoncellements d'un jaune pâle forment une tache heureuse sur le fond des terres brunes. Et par places, des alignements de choux-fleurs se dérou-

lent, ainsi que de longs rubans d'un vert tendre qui ondoient au moindre souffle. Le sol ingrat, transmué par la puissance du travail, est devenu une terre promise, l'immense jardin maraîcher, toujours en rapport et jamais épuisé, qui alimente chaque matin les halles du grand Paris.

Ce pendant que les sonneries des cloches emplissent seules les étendues silencieuses, les groupes s'avancent à pas



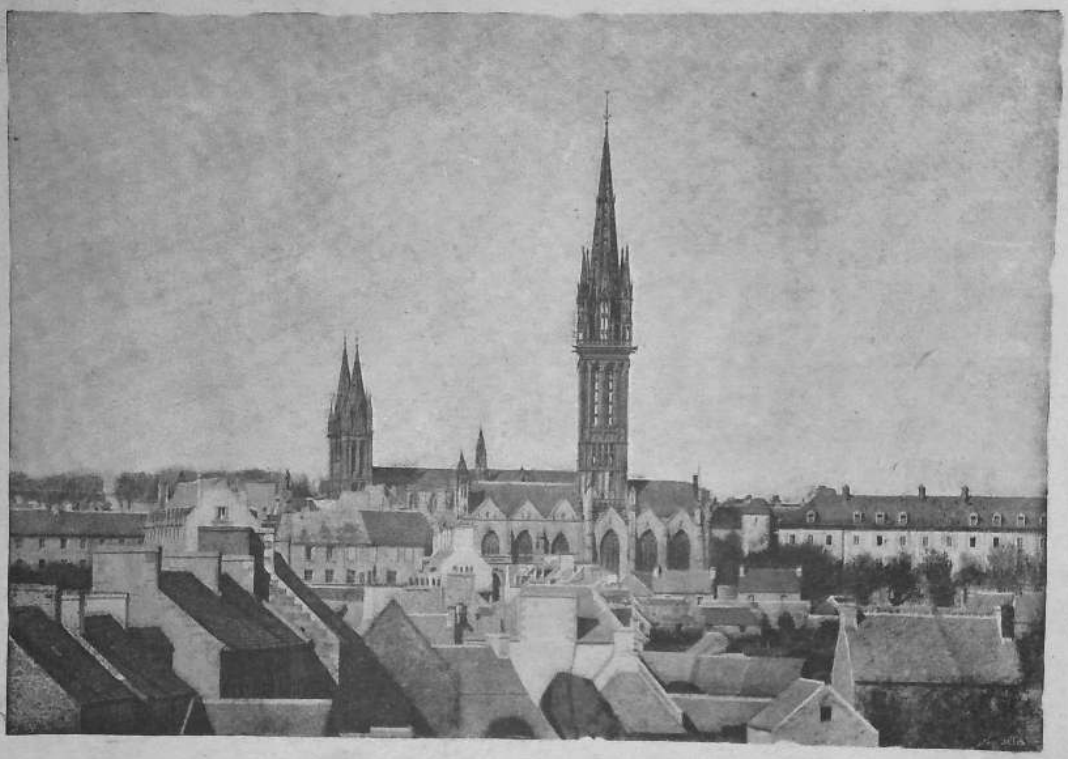
ST-POL DE LÉON. — MAISON PRÉBENDALE

lents, du rythme pesant des bœufs de labour, vers la ville qui surgit au bout de l'horizon, comme la cité céleste des visions de l'Apocalypse. A la voir ainsi, dressant les multiples pointes de ses flèches, elle semble planer, irréelle et mystérieuse, au-dessus des campagnes, au-dessus même de l'océan dont la ligne bleuâtre étincelle dans les lointains. A gauche, c'est Roscoff dont la tour s'élève comme un phare, dominant ses figuiers. A droite, la mer qui s'arrondit en un golfe harmonieux; la mer semée d'îles verdoyantes; la mer berceuse, d'une infinie douceur, avec des luisances opalines et de légères brumes qui engrisaillent les contours des côtes.

Plus on avance et plus nettement se détache sur le fond du ciel la flèche du Creizker. Elle est la gloire de Saint-Pol de Léon, l'orgueil de la Bretagne entière. Il semble que la ville, la campagne et la mer n'ont été groupées à ses pieds, que pour l'encadrer dans un décor à souhait et faire ressortir la sveltesse et la grâce de son architecture aérienne. Elle a sa légende. Un évêque de Saint-Pol désirait élever à la gloire de Dieu une église qui l'emportât en magnificence sur la cathédrale de Quimper. Toujours la vieille rivalité du Léon et de la Cornouailles. Une nuit son pieux désir se réalisa. Les moines à l'office, les paysans dans leurs chaumières, entendirent des musiques célestes, des mélodies exquises, qui traversaient l'espace. C'étaient les voix des Anges qui édifiaient en louant Dieu la flèche du Creizker. Et, au matin, elle apparut dans l'aube rougissante, pure et belle d'une divine beauté, élancée dans les airs comme la voix de la prière, indestructible comme son granit.

On a cherché depuis à l'imiter, à construire d'autres flèches sur les mêmes dimensions et d'après le même plan. Mais le génie de l'homme n'a pas su découvrir le secret de Dieu et le Creizker est demeuré un chef d'œuvre unique.

« Qui n'a pas vu le Creizker, dit le proverbe, n'a pas vu ce qu'il y a de plus beau au monde. » Il est comme le symbole de la Bretagne, terre de mélancolie, de fortes croyances et de rêveries grandioses. Quand partent les flottilles des marins bretons pour pêcher la morue sur les côtes d'Islande, la pointe du Creizker se dresse encore au-dessus des flots, longtemps après qu'a disparu la terre brumeuse. Au retour leurs yeux la cherchent comme la première annonciatrice du pays natal. Les marins de l'escadre à bord des gros cuirassés, se signent et, tout bas, au milieu de la manœuvre, ils récitent une



SAINT-POL DE LÉON. — LE CREIZKER

prière, quand, du large, ils aperçoivent le Creizker.

Que j'aime ma bruyère
Et mon clocher à jour!

chante lamentablement le soldat breton, perdu dans une lointaine garnison de France.

BASILIQUE DE ST-POL DE LÉON

Quels tristes souvenirs évoque du fond de ma mémoire ce vers de la romance du *Conscrit de St-Pol de Léon!* Dans les derniers jours de janvier 1871, après la bataille du Mans et la retraite de l'armée de la Loire, je me trouvais dans une ambulance, à côté d'un marin du corps de Jauréguiberry. Le pauvre gars éprouvait une fatigue extrême, un malaise indéfinissable. Le major hochait la tête en l'auscultant; durant les longues journées d'hôpital, nous parlions des misères endurées au cours de la campagne, des Prussiens maudits, abattus comme des mouches malsaines sur le sol de la France. L'armistice était proclamé; la paix allait être signée, disait-on de toutes parts. Nous étions à bout de forces et de courage. Et, à la pensée de retourner bientôt en Bretagne, un sourire éclairait la face pâlotte du petit marin.

Il s'appelait Yves Le Correc et il avait une *promise* à Plouesnan, dans le pays de Léon. Yves ne savait pas écrire; aussi m'avait-il prié de faire, sous sa dictée, une lettre à sa fiancée. En quelques phrases naïves, débordantes de tendresse, le rude soldat retraçait son affection, ses espoirs de retour prochain et ses projets de mariage! Et soudain, un soir, une fièvre intense se déclara; son corps se couvrit de marbrures sanglantes, et le délire s'empara de mon camarade. Le major prononça, tout bas, le mot de typhus. Toute la nuit Yves Le Correc eut des hallucinations étranges. Il se croyait à Saint-Pol; il revoyait la lande toute fleurie d'ajoncs et le nom de sa *promise* revenait sans cesse sur ses lèvres. Puis, au matin, il se redressa sur son lit. Un sourire illumina sa face émaciée; ses yeux s'ouvrirent tout grands, comme à une vision qui le ravissait et, d'une voix de plus en plus faible, telle la voix des chœurs qui se perdent dans les lointains, il se prit à chanter son couplet favori:

Adieu donc l'armée et la guerre,
Adieu fusil, adieu tambour!
J'fus bientôt dans mon Finistère;
L'beau jour que celui du retour!
A! dam! j'riais, et puis j'pleurais,
Puis je chantais, je sautais, je dansais,
Je r'voyais mon vieux père
Et mon clocher à jour.

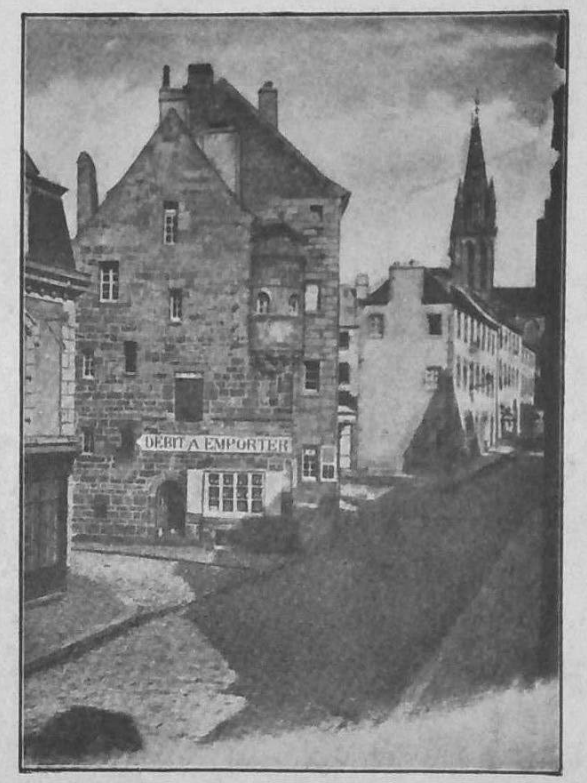
Il mourut la chanson aux lèvres. Et plus jamais, je n'ai entendu la romance bretonne et je n'ai revu le Creizker sans penser au pauvre Le Correc. Sa fiancée n'a pas été oublieuse. Elle est toute

vieille et ridée maintenant; mais son cœur reste fidèle à ses douloureux souvenirs. Elle est de cette terre de Bretagne où rien ne meurt; où les ajoncs et les bruyères s'épanouissent jusque dans le granit fondu des menhirs. « Tant durera la mer, tant durera le Breton. »

Un labyrinthe de petites rues qui se croisent et s'emmêlent pour aboutir à la place de la cathédrale: voilà tout Saint-Pol de Léon. La plupart des maisons datent du XVe siècle; elles sont posées au hasard, selon le caprice des maîtres, sans aucun souci de l'alignement. Les unes, retirées au fond des cours, à l'ombre des figuiers, ont des airs de couvent; les autres s'avancent, curieuses, jusqu'à l'angle des rues, avec une tourelle, en saillie comme un observatoire, d'où l'on inspectait les rares passants. Tout ici rappelle la vie emmurée des villes épiscopales où les revendications des chanoines contre le seigneur-évêque et les splendeurs des processions rompaient seules la monotonie de l'existence et prenaient l'importance de graves événements. Aucune trace de modernisme. Le temps, qui détruit tout, a épargné ces vieilles demeures et n'a pas eu de prise sur les sculptures entaillées dans le granit.

La cathédrale domine la ville. Elle en est le couronnement et comme la raison. Moins élancée, moins spacieuse, moins achevée, dans ses détails, que la cathédrale de Quimper, la métropole du Léonnais possède une grâce plus sauvage. Elle symbolise davantage, peut-être, l'ardeur et le mysticisme de la foi bretonne, avec ses cinq flèches dentelées, ajourées comme des joyaux, sa façade d'un gothique sévère, d'une simplicité grandiose, et la rose flamboyante du transept, et ses sombres porches, ornés d'une théorie de saints de pierre, placés comme les gardiens du temple pour en inspirer le respect.

Des groupes nombreux stationnent sur la place qui entoure l'église, ils attendent le dernier signal des vêpres. Ils sont plus d'un millier qui s'entretiennent de leurs affaires et, à peine, perçoit-on une vague rumeur. Rien ne rappelle les bruits de la foule, ailleurs si tumultueuse et agitée. Cette race est silencieuse et grave. Les pensées sont peu nombreuses en ces cerveaux épais et résistants comme le granit des côtes. Ces gens n'éprouvent pas le besoin de communiquer leurs impressions. Les paroles tombent rares et brèves de leurs lèvres. Les hommes ont, pour la plupart, des faces rudes et glacées avec des yeux candides, des



ST-POL DE LÉON. — VIEILLE MAISON

yeux d'enfant. C'est le type celtique dans toute sa pureté. La figure est osseuse, le teint mat, les yeux bleus ont la limpidité des sources cachées au fond des bois. Le regard semble aller au delà du réel et du présent et poursuivre la vision d'un monde imaginaire. Sous une passivité apparente, le Breton concentre une vie intense, une foi mystique et ardente que ne sauraient contenter les choses terrestres, l'amour d'un merveilleux triste et terrible qui se reflète en ses légendes.

Les costumes de Saint-Pol sont moins riches et moins éclatants que ceux de la Cornouailles. Les hommes portent le grand chapeau, la veste courte, le gilet noir, et, autour des flancs en guise de ceinture une large bande de flanelle bleue ou grise. Les femmes n'ont pas la guimpe brodée ou tuyautée qui orne le corsage des filles de Quimper et de Pont-Aven. Elles se drapent en de longs châles noirs; et une coiffe de fine dentelle couvre leurs têtes. Certaines sont exquisement jolies, avec des figures de madone, la peau d'une blancheur d'ivoire, les prunelles profondes et ombragées par de longs cils. Et les enfants eux-mêmes, engaînés en des vêtements de tous points semblables aux habits de leurs parents, n'ont rien de la pétulance, de la grâce souriante, coutumière à leur âge. La fatalité pèse déjà sur leurs faibles épaules. Ils sont les fils d'une race encore toute pénétrée des terreurs primitives.

QUIMPER

Une dernière fois les cloches chantent leur appel, et aussitôt les groupes se désunissent et les fidèles entrent dans la cathédrale. Les hommes se rangent du côté droit; les femmes du côté gauche, en deux masses distinctes. Et pendant que s'accomplissent les rites et que les psalmodies saintes se déroulent sous les voûtes ogivales et que la voix puissante de l'orgue épand ses harmonies sur l'assemblée; pendant que les prêtres, assis dans les stalles armoriées et sculptées, où siégeaient, autrefois, les chanoines de Saint-Pol de Léon, vocifèrent les prières latines et que les enfants de chœur balancent de lourds encensoirs, mon compagnon et moi, nous parcourons, à pas lents, le vaste édifice, soutenu par un monde de colonnes élancées, ainsi que les arbres des forêts antiques.

La lumière s'engage dans le temple par des fenêtres étroites et hautes, garnies de vitraux de couleur. Un ruissellement de clarté tombe sur l'autel en marbre, chargé de chandeliers d'or, sur les

statues d'une blancheur de spectres qui surgissent du fond des chapelles obscures, sur les chapiteaux ornés de végétations étranges et de têtes grimaçantes. Tout autour du chœur, sont les tombeaux des anciens évêques. Les uns sont représentés à genoux, dans l'attitude de la prière; d'autres, couchés sur la pierre, en leurs habits pontificaux, froids et immobiles, tels que la mort les a faits. L'un d'eux, le dernier de tous, celui qui clôt sur le livre d'or de la cathédrale la liste des évêques de Saint-Pol de Léon, se redresse en un geste de protestation, contre les révolutions qui ont brisé les sceptres, et jeté à terre les mitres et les crosses. « *Je marche droit* », proclame-t-il dans sa devise. Et son épitaphe raconte que sa vie fut le vivant commentaire de cette fière parole, qu'il ne connut jamais les compromissions déshonorantes et qu'il demeura fidèle dans l'exil et jusqu'à la tombe, à son Dieu, à son roi et à l'église de Léon, sa céleste fiancée.

Je m'arrête à contempler les physionomies des hommes assis dans la nef, le corps déjeté en avant, les mains occupées à égrener un chapelet, le regard perdu dans le vide et comme hypnotisé.

— A quoi pensent-ils? me demande mon compagnon, au sortir de l'église.

— Oh! à rien de ce qui nous préoccupe, nous les civilisés, en quête d'un idéal jamais réalisé. Leurs cœurs sont simples; en leurs esprits ne s'agitent ni projets ambitieux ni tumultueux désirs. Des moissons abondantes, une pêche heureuse, la conservation des gars qui accomplissent leur service militaire: voilà le résumé de leurs vœux. Et en récitant les prières machinalement apprises, un instant ils songent aux misères et aux deuils de la vie, aux joies futures que leur promettent leurs prêtres. Et dans le malheur présent ils voient le gage d'un meilleur avenir.

« *Espoir en mieux,* » est-il écrit sur un des vitraux. En cette devise gît le secret de leur endurance. Ils croient et ils espèrent.

Gilbert CUSSAC.